

*Vous nous conseillez de rester dans notre jardin afin de limiter notre inquiétude. Est-ce que ça va suffire ? Comment répondriez-vous à votre propre question ? (p. 144 de *Comment faire disparaître la Terre*)*

Dans ce passage, on s'adresse à Épicure, philosophe qui prônait, pour atteindre le bonheur, le retrait des affaires politiques, et l'isolement dans un jardin avec quelques amis et le minimum vital pour subsister.

Du point de vue de la consommation modeste qu'il recommande, ça paraît un judicieux conseil, et un modèle viable d'existence, sobre, amical et heureux.

Du point de vue des relations avec la sphère sociale, la mondialisation change certainement la donne. On ne peut s'abstraire du dialogue avec les forces environnantes, dans la mesure où ces encombrants voisins proches et lointains ont des milliers d'idées envahissantes, en particulier polluantes, qui débordent dans notre jardin.

Enfin, notre désir de consommer pose un dernier et sérieux problème : c'est aussi à l'intérieur même de notre jardin, et de notre personne, que cette contradiction est à résoudre.

Propos recueillis par Victoria Ebym'Bwala, Nafissa Mokdad et Lila Simon  
classe de 1<sup>er</sup> STMG2 du lycée La Colinière (Nantes) avec le concours de Sophie G. Lucas, poète,  
leur professeure Brigitte Wateau et les professeures-documentalistes Annie Andrieu et Catherine Courraud.



**MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES**  
2, rue des Carmes 44000 Nantes / T. 02 40 69 22 32  
[www.maisondelapoesie-nantes.com](http://www.maisondelapoesie-nantes.com)

Cet événement a reçu les soutiens spécifiques de la Direction de la Prospective des schémas et du Développement durable du Conseil régional des Pays de la Loire et de la Fondation d'entreprise de la Banque populaire Atlantique.

La Maison de la Poésie de Nantes est une association loi 1901 soutenue par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique et la DRAC des Pays de la Loire.

« Entrevue »  
questions à...



emmanuelle  
pireyre

« Camping Campagne »  
lecture-concert avec Toog, 22h15



**AUTREMENT LE MONDE ? « poésies & écologies »**  
SAMEDI 28 NOVEMBRE 2015 / LIEU UNIQUE / NANTES

Dans vos textes, vous utilisez un ton moqueur, humoristique, décalé. Est-ce le style le plus efficace pour pointer les choses que vous dénoncez dans vos livres (société de consommation, la vie bourgeoise, les médias, la mondialisation...)?

J'emploie en premier lieu l'ironie, voici pourquoi. Ces réalités de notre société que vous évoquez sont véhiculées par un langage qui les soutient et les caractérise, et sont accompagnées de valeurs ou sentiments d'affinité ou de rejet. La consommation par exemple est dotée généralement d'une valeur positive dans le discours des gouvernements, parce qu'il faudrait consommer toujours plus pour doper la croissance. On est embêté chaque matin parce que la croissance française n'a pas atteint le niveau escompté. Alors que bien sûr si on y regarde de plus près, la consommation qui signifie aussi destruction devrait être pratiquée avec circonspection, prudence, hésitation. Quand on dit comme vous le faites dans votre question « société de consommation », on se place d'un point de vue plus réflexif, et on donne plutôt à la « consommation » un coefficient négatif ou péjoratif. Nous décodons cela sans arrêt et sans y prendre garde dans notre usage courant des mots et des expressions. Mais cela peut prêter à confusion. Je me souviens d'un devoir que j'avais donné à des élèves de terminale lorsque j'enseignais la philosophie. Toute la classe avait fait un contresens sur ce mot consommation : Hannah Arendt, l'auteur du texte que j'avais donné à étudier, disait que l'homme avait tendance à vouloir « consommer le monde entier » : Hannah Arendt faisait une critique de la consommation, mais les élèves avaient presque tous compris le contraire de ce qu'elle disait à cause du sens constamment positif avec lequel il était employé par le journal télévisé. D'autres mots comme le mot « progrès » ou le mot « développement », ou même le petit mot « quotidien » (dans la formule « au quotidien ») sont recouverts d'une couleur soit positive soit négative par l'usage social et l'idéologie qui les accompagnent. Ainsi il est devenu difficile de les employer de manière neutre : c'est comme s'ils traînaient avec eux un paquet de casseroles, une manière bruyante et encombrante d'être compris. Dès qu'on les emploie, ces colorations implicites viennent avec, et nous font dire un peu autre chose que ce qu'on souhaiterait. Impossible de faire comme s'il n'y avait pas ce surplus de sens. C'est pourquoi, j'y viens enfin, j'emploie l'ironie. L'ironie est une manière de faire comprendre le contraire de ce qu'on semble dire. J'utilise ces mots, ces discours déjà existants, comme si je me pliais docilement à leur surplus de sens, mais le contexte dans lequel je les énonce fait, si tout se passe bien, que leur force autoritaire se retourne contre eux-mêmes... enfin, quand tout se passe bien.

L'humour est plus léger que l'ironie, l'ironie se focalisant avec davantage d'amertume et de désir d'en découdre sur la transformation de quelques parcelles du monde. Je ne sais pas si l'humour est le meilleur moyen de dénoncer, mais c'est un critère pour moi : quand l'écriture me fait rire, j'ai l'impression d'être parvenue dans une nouvelle zone, un endroit où le réel est un peu secoué, comme on dit de quelqu'un qu'il est secoué.

Vous avez un regard critique et drôle sur les gestes écologiques au quotidien. Vous sentez-vous concernée par l'environnement ?

Je me sens évidemment concernée et je fais des quantités de petits gestes quotidiens au quotidien ! Ce qui me fait d'ailleurs réfléchir à cet aspect : toute notre existence peut être consacrée à comparer des petits gestes, calculer des consommations, mesurer notre impact écologique concernant chaque acte de notre vie. Et vivre ainsi, dans la nécessité infinie de ce calcul infini de petites choses pratiques, même si c'est nécessaire, n'est pas un état de vie très reluisant.

Ces petits gestes, même sur fond de catastrophe, ont un potentiel comique auquel je ne résiste pas. Mais rire nous donne de la force, non ?

Cependant, la bonne échelle d'action est bien sûr politique. Les traités de libre-échange de l'OMC ou le traité transatlantique qui se négocie en ce moment à huis clos entre l'Europe et les Etats-Unis sont porteurs d'éventualités inquiétantes de catastrophes environnementales, parce que leur tendance et leur but est de donner plus de pouvoir aux multinationales qu'aux Etats pour prendre des décisions qui les arrangent concernant tous les secteurs de l'économie, y compris des secteurs brûlants pour l'environnement comme l'extraction d'énergies fossiles (le gaz de schiste par exemple) ou les OGM. Ces accords sont dit « cliqués » : c'est à dire qu'une fois qu'une décision est prise dans ces domaines, on ne peut plus revenir en arrière, même si la population d'un pays, ou le gouvernement, ne sont plus d'accord. Or ces traités sont négociés sans aucun contrôle démocratique. La gravité et l'impact de ce qui est ou sera décidé dans ces cadres-là, et le fait que nous avons les mains liées et sommes rendus à cet échelon incapables d'agir, est sans communes mesure avec les petits gestes que nous faisons pourtant bien de faire.